

La première fois que je rencontrai l'œuvre de Claude Vigée, j'étais en classes préparatoires au lycée Fustel de Coulanges de Strasbourg, qu'il avait lui-même fréquenté bien avant moi. Je me cherchais alors des maîtres à mon usage que les programmes officiels et les obligations des concours ne me fournissaient pas toujours et que tels de mes professeurs ou de mes camarades ne pouvaient pas forcément être.

Je tombai ainsi sur un choix de poèmes de Rilke, qui exerçait une influence considérable sur mes vingt ans, publié chez Arfuyen, un éditeur du cru qui consacrait d'impeccables cahiers aux poètes d'hier et d'aujourd'hui, et je me trouvais bien aise que le traducteur, dont j'ignorais tout encore, fût natif de Bischwiller, eût grandi dans un paysage où j'avais moi-même grandi et appartint à une tradition et à une culture où les miennes plongeaient également leurs racines sans toutefois leur être entièrement identiques, ce qui ne manqua pas d'éveiller mon intérêt et de me faire prêter l'oreille à une voix singulière qui devait depuis revenir fréquemment m'interpeller.

Je débusquai peu après, chez le même éditeur, ce qui était à l'époque le dernier recueil de ce Claude Vigée, *Apprendre la nuit*, et j'y rencontrai le genre de poésie que j'attendais.

Une poésie qui osait faire l'épreuve du côté obscur de l'existence humaine sans condamner pour autant notre vie ici-bas, qui en reconnaissait l'absurde ou le dérisoire sans pour autant la mépriser ni la dénigrer, qui cherchait plutôt à en soutenir l'épreuve avec lucidité sans pour autant s'en dégager ou se refuser à l'affronter.

Une poésie qui naissait de la lutte toujours recommencée avec ces forces qui nous dérangent, nous inquiètent, nous menacent, risquent bien plus de nous détruire que de nous faire persévérer dans l'existence, mais qui par cela même nous obligent à nous affirmer nous-mêmes pour nous dresser face à elles et leur tenir tête ou succomber dans cet effort incessant sans lequel nous ne serions pas ce que nous sommes et ne goûterions pas le sel de cette vallée de larmes.

Une poésie qui n'était ni songerie ni doctrine mais incitation ou exhortation, qui n'était pas le véhicule d'idées à la mode ou de convictions de mise mais parole qui dit et qui rapporte simplement ce qui se vit avec toutes les beautés et les aspérités du quotidien sans se complaire aux fausses postures des jugements prédéterminés, des indignations de principe ou d'une sentimentalité sirupeuse, une poésie qui surtout voulait et venait épouser la chair même de la langue dans sa pulsation vibrante dont elle presse le noyau pour, comme d'un fruit, en exprimer le jus ou en extraire l'huile qui fermentera en vin ou se distillera en essence.

Son geste originel me semble être en effet de nous réconcilier avec l'ici-bas, et telle est en tout cas l'impulsion décisive que j'en ai reçue dès alors et qui en fait pour moi la validité exemplaire.

Même s'il lui faut garder une distance certaine devant l'immédiateté de l'actualité, je ne crois pas que la vocation du poète soit de s'en isoler. Il ne saurait vivre dans le pays des chimères ni s'enfermer dans une tour d'ivoire

qui le protégerait des atteintes de l'existence, il ne lui est pas plus permis qu'à d'autres de refuser l'effort de vivre et de vivre la vie telle qu'elle se donne à lui et non point telle qu'il voudrait qu'elle fût. A s'en détacher, il consumerait en vain ses forces sans en être jamais rassasié et ne désirerait jamais qu'un absolu dénué de substance et de sève ; à vouloir combler son vide par ce qui ne peut le combler, il ne rencontrerait jamais en lui et autour de lui que le néant. Il lui faut donc avant tout pouvoir retrouver la vie.

Car la force singulière de la voix qui se fait parole dans la poésie, et dans l'œuvre entière, de Claude Vigée tient en ce qu'elle nous y ramène instamment, elle qui nous engage à vivre et nous engage à vivre la vie qu'il nous est donné de vivre et qu'il nous faut vivre malgré tout, puisque nous n'avons pas d'autre partage ni d'autre héritage. Claude Vigée apparaît ainsi avec Goethe, dont on sait l'importance qu'il eut pour lui, comme l'un de ces très rares écrivains qui ne se contentent pas de vous divertir ou de vous obnubiler, mais qui vous font aimer de vivre, non pas en montrant la vie plus belle qu'elle n'est, mais en nous rappelant qu'elle est inépuisable et qu'elle se relèvera toujours.

Une telle volonté de vivre, affirmée jusque dans le choix d'un nom de résistant, ainsi que la reconnaissance, au bout du compte, par quoi elle se manifeste quand il lui est donné de s'accomplir, ne sont pas non plus chez Claude Vigée des constructions de tête, mais se sont révélées des forces profondes au cours même de son existence. La publication des deux volumes d'*Un panier de boublon* devait me confirmer à la fois dans quel terreau elles plongeaient leurs racines et quel arrachement il leur avait fallu endurer pour se voir transplanter au-delà des mers et retrouver enfin un sol à Jérusalem.

Ainsi l'œuvre de Claude Vigée ne m'a pas seulement apporté une incitation à laisser s'exprimer la voix que je pouvais porter en moi dans le travail de l'écriture et dans la tâche de l'enseignement ou à entrer en résonnance avec d'autres voix dans l'ascèse de la traduction et du métier de professeur, mais avant tout une exhortation à accepter la vie telle qu'il me fallait la vivre.

Ne pourrait-on dire de Claude Vigée ce que Goethe disait de Spinoza, à savoir que l'excellence et la bonté de l'être humain s'attestent en l'occurrence dans la forme même de la vie qu'il a choisi de mener, que le rayonnement de son œuvre tient aussi à l'exemple de sa vie et n'en exerce que plus sûrement son influence bénéfique sur celui qui les reçoit et s'en imprègne jusqu'à le libérer du trouble des passions et de la confusion des enseignements mal assimilés comme des expériences mal appropriées, afin de reprendre, rasséréné et ragaillardi, l'effort de persévérer dans l'existence ?

Et c'est pourquoi elle réserve sa manne à ceux qui en sont affamés, quand bien même elle aurait parfois l'amertume du fiel plutôt que la suavité du miel pour nous ramener du songe à la vie réelle et s'assurer que l'action est bien la sœur du rêve ; c'est pourquoi elle est aussi source de vie.